

Lucas Primot

Et tu auras
aimé

Lucas Primot

Et tu auras aimé

© Lucas Primot, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9065-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Il est une chose étrange que la célébration d'anniversaire d'une personne âgée, car vient toujours un moment où l'oeil de la fête sort de son orbite.

À nos dix-huit ans, nous dansons, chantons, nous émancipons quelque peu timidement sous le regard de nos proches, parfois moqueurs, parfois attendris, mais toujours focalisés. Puis vient la valse des questions qui vire à l'interrogatoire familial : « Que vas-tu étudier à la rentrée ? », « Pas trop inquiet de vivre seul ? », « Comment vont les amours ? », et cetera.

À vingt ans, les regards sont plus sereins, ce sont les esprits qui fourmillent. « Après tout, si elle aime boire, c'est son choix ! », « S'il fume, il est grand maintenant ! », « En tout cas, quelle belle jeune femme elle est devenue ! », « Qu'il s'est étoffé ! Il doit faire du sport, c'est signe de bonne santé ! ». Quant aux questions, elles dévient mais néanmoins demeurent : « Tes études te plaisent ? Tu es sûr d'avoir fait le bon choix ? », « C'est sérieux avec ton copain ? Vous allez emménager ensemble ? », et cetera.

À vingt-cinq, trente ans, les regards et les esprits ne jugent plus, ils constatent. L'affirmation d'un style vestimentaire, d'une vision du monde, l'épanouissement d'un début de carrière ou la naissance d'une histoire d'amour, de celles que l'on pense durer toujours. Les questions se font plus sérieuses et ciblent les enfants, le mariage, les responsabilités professionnelles, l'achat d'une propriété, et cetera.

À quarante, cinquante ans, si ces enfants sont bien élevés, studieux, si ce mariage est heureux, si la carrière est aboutie, si le jardin derrière la maison est assez grand ou si l'appartement a un bureau en plus des chambres, une salle à manger et un salon, nous nous laissons admirer. Nous nous laissons également juger, contre notre gré, sans pour autant avoir envie d'en débattre, après un chemin de vie ayant quelque peu dévié, pour des choix incompris qui ont pourtant le mérite d'avoir été faits. Bien souvent, c'est un peu des deux. Nulle vie n'est parfaite, nulle vie n'est un échec, que nous la disséquions au fil des étapes ou à son terme. Les personnes réunies pour nous célébrer en sont la preuve. Alors, nous nous mettons à danser, à chanter de nouveau, pour retrouver la folle énergie de la jeunesse dévorant le monde, pour prouver que nous sommes encore

beaux, séduisants et que le corps n'a pas cessé de suivre l'esprit. Pour s'émanciper aussi, encore, des regards qui jugent de nouveau. Tout est un éternel recommencement. Dans ces moments-là, parfois, la grâce nous touche. Nos vingt ans rejaillissent d'une succession de mouvements, se reflètent dans un éclat de rire. Parfois, nous en faisons trop, de ces mêmes mouvements, de ce même éclat de rire. Le ridicule se mélange ainsi au sublime ou bien le chasse. Et inversement. Néanmoins, nous demeurons inlassablement au centre, la focale de l'évènement, l'oeil du cyclone, du premier ballon gonflé à la dernière bougie soufflée.

À quatre-vingt-cinq ans, c'est l'être tout entier qui se rassemble intensément pour condenser l'énergie de trois jours afin d'illusionner trois heures. L'échine courbée se dresse fièrement tout en sachant qu'elle finira affaissée pour les trois prochaines semaines. Que l'élixir de jeunesse d'un corps âgé demande d'efforts pour si peu de millilitres ! L'esprit en fait de même. D'abord, par expérience, il sourit aux bonnes nostalgies, adresse un air profond aux bonnes remarques et joint un regard empathique aux bonnes confidences. Mais, bien vite, toutes ces phrases finissent par n'être plus qu'une succession de mots dont certains sont dits trop bas, d'autres trop rapidement, d'autres en même temps que d'autres et d'autres à la mauvaise oreille, celle qui n'entend plus. Et, finalement, peu importe. Que ce soit celle-ci ou la bonne, toutes deux finissent par ne plus écouter. Car le cerveau n'a d'autre choix que de s'emparer du calme pour ne pas implorer, seul atout du vide s'il fallait en trouver un. Alors, le regard ailleurs, l'octogénaire est laissé au repos sur sa chaise. Ce n'est plus lui qui chante, ce n'est pas lui qui danse. Il s'est émancipé par son absence.

En cet après-midi de septembre, crépuscule de l'été où les balbutiements d'une brise se mêlent aux dernières chaleurs des rayons du soleil, avant que ceux-ci ne produisent plus que l'effet d'une rose sans parfum, Léon Bellamy ne faisait pas exception. Les nouvelles échangées à l'apéritif, le repas terminé et le café avalé, il s'éloigna lentement du barnum qui abritait les festivités, dressé au milieu de la pelouse parfaitement tondue pour l'occasion. Il s'assit enfin sur sa chaise à bascule en rotin, placée sous un grand saule pleureur. Assez près des réjouissances, de ces rires et de ces voix familières pour en percevoir l'écho ; assez loin pour recevoir le chant des passereaux perchés au-dessus de sa tête. Bercé par le mouvement de l'assise et le bruit des grenouilles bondissant dans la mare, enivré par l'odeur de l'herbe fraîchement coupée et le soleil qui lui

chauffait les pieds, seule partie de son corps qui échappait encore à l'ombre du gardien des lieux, il s'assoupit. L'hiver, Léon nourrissait les oiseaux. L'été, il les abreuvait. Recevoir leur chant était ainsi le mot juste. Leurs gazouillis paraissaient un remerciement pour eux et un cadeau pour lui. Ils s'étaient apprivoisés. Ainsi, lorsqu'ils se turent, Léon comprit que quelqu'un approchait. Penchée vers l'avant, Louise, sa petite-fille, avançait à pas de loup pour se faire la plus discrète possible, au cas où son grand-père se serait déjà endormi.

C'était une jeune femme de vingt-six ans, aux longs cheveux blonds qui reflétaient le soleil et illuminaient son visage, ce que soulignaient ses yeux bleus comme la pâleur de sa carnation. Elle portait une robe fleurie et s'était joliment maquillée. Pourtant, si la surface de son apparence semblait gaie, des détails en troublaient le fond. Car si les âmes perdues et torturées ne se préoccupent plus du corps qui les emprisonne, celles égarées espèrent toujours retrouver le droit chemin et font ainsi parfaitement illusion au milieu des épanouies. Du moins, lorsque le regard les survole. Car à observer de plus près le bas de cette robe, d'ailleurs usée, on remarquait l'effilochement de la couture. Quant à sa chaussure droite, elle était trouée au côté extérieur. Si cela n'est pas signe de pauvreté, c'est alors signe de troubles, d'autant plus lorsqu'il s'agit de choisir une tenue pour l'anniversaire de son grand-père auquel toute la famille assiste, d'autant plus lorsque l'on porte tant de soins à son maquillage. Surtout lorsque l'on a vingt-six ans. Saisir deux, trois tubes à la volée, que l'on connaît par cœur, est chose aisée ; se mêler à la foule, choisir un vêtement pour se mettre en valeur, affronter son reflet dans le miroir... *À quoi bon ?* Se demande l'âme égarée qui n'a plus le désir de plaire ni à soi ni aux autres. Ses ongles rongés soulignaient enfin son mal-être et trahissaient l'hypothèse d'une robe passée au fil des roses.

Malgré tout ce qui peut être dit sur l'apparence, elle est bien plus significative que ce que l'on voudrait l'admettre. L'inutilité prospère des bijoux en est la preuve, le fait que la Terre ne soit pas une seule et même Église aux huit milliards d'adeptes en soutane noire le confirme. La superficialité, voilà ce qui nous distingue de l'animal.

— Tu dors ? murmura-t-elle en observant son grand-père de profil.

— Oui.

Louise marqua un silence, cherchant la meilleure façon de poursuivre.

— Ça doit être important.

— Pourquoi ?

— À un an, la sieste de l'enfant est sacrée pour les parents. À quatre-vingt-cinq ans, la sieste du parent est sacrée pour les enfants. Il est rassurant de voir ce vieux corps rouillé trouver le repos pour mieux repartir !

— C'est joliment dit !

Louise esquissa un sourire. Elle venait de jouer le jeu comme si elle entendait pour la toute première fois ce chiasme qui faisait la fierté de son grand-père depuis une décennie. Ces petites phrases bien senties, tout comme ces anecdotes et courtes leçons de morale, répétées pour la vingtième fois avec la spontanéité du radotement se pensant nouveauté, ont trois mérites. Le premier est un certain amusement non dépourvu de bienveillance. Le second, l'assurance d'être entendues au bon moment ; les rayons du soleil emplissant le ciel un jour de canicule sont usants, on leur préférerait l'ombre, mais ils égailent toujours une matinée de janvier. Le succès est fait d'une infinité de tentatives. Et un soir de Noël, lorsque l'on s'attend à recevoir pour la vingt et unième fois la même petite phrase bien sentie, la même anecdote, la même courte leçon de morale et que celle-ci ne vient pas, nous réalisons que le troisième mérite était la présence de celui qui les disait.

— Je vais te laisser, alors. Repose-toi bien !

— D'accord, répondit Léon. Seulement si c'est pour revenir avec une chaise, sourit-il. Je sens qu'on ne va pas partir sur si je peux te reconduire à la gare pour six heures !

Le premier mot de son grand-père, prononcé froidement, l'avait atteinte sans la blesser. Au fond d'elle, Louise savait que sa réponse ne pouvait être différente de celle qui suivit. Léon était de ses grands-parents qui, lorsque vient la sollicitation d'un petit-enfant, s'y concentrent pleinement. Cela ne veut pas dire qu'il ne les réprimandait jamais. Néanmoins, il veillait toujours, comme le phare robuste ancré dans la roche qui éclaire les bateaux agités par la houle. Louise s'exécuta, le regard plein de tendresse pour son aïeul. Elle revint deux minutes plus tard avec une chaise en plastique rose qu'elle plaça à la droite de son grand-père.

— Bon ! se lança-t-elle. Je ne sais pas bien par où commencer... Je sais que je t'ai dit le contraire tout à l'heure, mais en fait, ça ne va pas bien du tout en ce moment.

L'émotion dans sa voix, tout comme la profondeur de son regard, contrastaient grandement avec la folle énergie positive, accompagnée d'un sourire, qu'il y avait eu dans ce « Bon ! » d'introduction. Sans doute avait-elle commencé si haut pour ne pas terminer trop bas. Certes, il n'était pas question d'horaire de train, mais Léon constata qu'il ne s'agissait pas non plus d'une simple histoire de déception amoureuse. Pourtant, même s'il n'anticipait rien, quelque chose de l'émotion de sa petite-fille résonna en lui. Un je-ne-sais-quoi, provenant d'un lointain passé, lui saisit les entrailles. Comprendre chaque peine, chaque joie, chaque perte de la vie, pour les avoir vécues, est un atout de la vieillesse, tout comme le poilu criblé de balles dans le no man's land de la Somme comprenait chaque douleur, de la dernière baïonnette transperçant l'estomac aux premières chutes de l'enfance. Léon se rappela avoir eu cette réflexion, à treize ans, après être tombé d'un chêne sous les yeux de son grand-père, puis avoir senti son bras se tordre entre son torse et la terre. *S'en souvient-il encore ?* C'était cette pensée qui agitait l'esprit de Louise au moment de se confier, celle-là même qui troublait son grand-père. Tous deux espéraient que la réponse fût oui.

— À quel niveau ?

— Tous. En fait, je ne sais plus où j'en suis. J'ai complètement perdu le fil de ma vie. Je pensais aimer mon boulot mais si je me projette à le faire pendant quarante ans, ça me donne le vertige ! Ça m'angoisse de me dire que je vais toujours me lever à six heures, faire un peu de sport, me doucher, déjeuner, travailler, rentrer, regarder quelques trucs, manger et ainsi de suite !

— Mais tu n'es pas prisonnière de tout cela. Tu changeras bien quand tu le voudras. Et si c'est maintenant, c'est maintenant.

— Oui mais pour quoi faire ? C'est ça, le problème. Je me vois rien faire ! Quand j'étais plus jeune, je voulais être écrivaine... Mais j'ai essayé pendant sept ans sans résultat. Ça marchera jamais, faut se rendre à l'évidence.

— Il n'y a aucune évidence dans la vie, si ce n'est celles que tu t'imposes. Une évidence que tu subirais n'est qu'une chimère ou la conséquence de ton abandon.

Tu peux toujours essayer tout en faisant autre chose à côté. Le temps que cela fonctionne. Souffrir fait partie de l'existence, il faut savoir l'accepter, d'autant plus que c'est ce qui donne de la saveur aux réussites. Et puis, à bien chercher, je suis sûr que tu finiras par trouver d'autres métiers qui te plairont. Tu es encore jeune, tu n'as pas de crédit, pas d'enfant... C'est le moment de tenter et de prendre des risques.

— Même, y a pas que ça. Depuis ma séparation avec Marius, je ne me vois pas réapprendre à connaître quelqu'un en profondeur. Et en même temps, je vois le temps qui passe, mes amies qui se marient, qui ont des enfants, justement. Je dis pas que c'est trop tard pour moi, mais j'ai même pas envie de me lancer dans quelque chose d'autre, en fait. J'ai même plus la motivation de sortir. Je suis complètement perdue ! Quand j'avais seize ans, je me disais que j'avais encore plein de choses excitantes à connaître. Ma première fois, mon premier amour, le premier appartement que j'aménagerai, le jour où je publierai mon premier livre... Je pensais à tout ça, avant, quand ça n'allait pas. Mais là, j'ai plus rien à quoi me raccrocher. Ma vie n'est pas assez mal pour que je veuille la foutre en l'air, puis je ferais jamais ça aux parents – j'arrive même pas à leur parler de tout ça pour pas les inquiéter –, mais j'avance sur un chemin tout tracé. C'est super fade et c'est horrible de voir ses rêves s'échapper. J'ai l'impression d'être sous anesthésie, une morte-vivante qui enchaîne les journées les unes après les autres avant de terminer sa course dans un trou noir sans fin. Ça me terrifie.

— Et c'est une bonne chose ! Ça veut dire que tu as encore de l'espoir. Ce qui va de pair avec le rebond ! Quand j'étais un peu plus âgé que toi, j'avais eu une discussion similaire avec ma grand-mère. Elle avait plus de quatre-vingt-dix ans et m'avait dit mot pour mot qu'elle ne comprenait pas pourquoi le bon Dieu ne la rappelait pas auprès de lui. Mon grand-père était mort, ses frères et sœurs, ses amis aussi, elle ne voulait pas voir partir ses enfants avant elle, alors mourir était tout ce qu'elle attendait. À l'époque, je ne comprenais pas comment on pouvait souhaiter ce trou noir sans fin dont tu parles, et dont j'aime d'ailleurs penser que nous ne sommes pas certains. Aujourd'hui, je ne dirais pas que je souhaite sauter dedans à pieds joints mais enfin, j'aurai bien vécu. Je n'en ai plus peur. Et quelque part, c'est une bonne chose. C'est terrible d'être effrayé par l'inévitable, d'autant plus lorsque l'on commence à deviner son ombre et à sentir son souffle. Si tu étais dans cet état, c'est là que je m'inquiéteraient vraiment. Tu sais, je vais te dire quelque chose qui n'a jamais aidé personne mais quand même : ce que tu ressens, tout le monde le ressent à un moment de sa vie. Et c'est souvent à ton

âge, quand se termine l'innocence et se profilent les responsabilités et les conséquences de nos choix. J'avais lu un excellent livre à ce sujet, Un homme qui dort, de Georges Perec. Je dois toujours l'avoir quelque part, je te le donnerai si tu veux.

— Et alors ? Quelle en est la conclusion ?

— Déjà, ne pas rester seul. Nous avons tous plus ou moins besoin de nos moments de solitude mais l'Homme est un animal social et l'isolement n'est pas bon. Ensuite, accepter l'aventure, le changement, de tanguer, croire en soi et surtout, se dire que rien n'est jamais figé. La vie peut basculer en un instant, crois-moi. Il n'y a rien de plus vrai. Tu n'as pas idée de tous les bosquets de ronces et de tous les bouquets de roses qui t'attendent encore sur ton chemin soi-disant tout tracé.

Louise marqua un silence. Ses pensées l'avaient absorbée puis la relâchèrent.

— Si tu devais choisir dix moments de ta vie, les plus marquants, ceux qui illustrent tout ce que tu viens de me dire, qui t'ont transformé et t'ont fait te sentir le plus vivant, ce seraient lesquels ? Tu veux bien me les raconter ?